

## AlObama

alabama.lemonde.fr weblog (2007-2019)

# L'élection d'Obama vue d'une université noire au sud des Etats-Unis



Par **Thorsten Botz-Bornstein**

[www.botzbornstein.org](http://www.botzbornstein.org)

Depuis que j'enseigne à l'université « historiquement noire » de Tuskegee en Alabama je comprends l'enjeu de la candidature de Barack Obama. On est dans le sud profond, dans la quasi ségrégation, où les restaurants sont soit blancs soit noirs. Beaucoup d'écoles le sont aussi, et celles qui ne le sont pas, n'ont pas de tables « mixtes » à la cantine. Mon université est privée et fait partie des cent universités noires des Etats-Unis. Avant mon arrivée en 2007, j'avais du mal à m'imaginer une université où pratiquement tous les étudiants et la très grande majorité des professeurs étaient noirs. On s'y habitue vite. On s'habitue aux prénoms exotiques comme Rashanna, Gymaica, Artisha, Shellena, LaTerra et, Tamiya... On s'habitue aux comportements « cool » des garçons et à la splendeur des bijoux des filles.

Parmi les universités noires, Tuskegee (le nom est amérindien) est même un cas particulier parce que cette université ne se trouve pas à l'intérieur d'une ville multiculturelle comme Atlanta où les races et les cultures se mélangent, mais au milieu « de rien » dans une « small town » de 5000 habitants. Tuskegee, ville natale de Lionel Richie et des Commodores (la maison des grands-parents de Lionel se trouve juste en face de la porte principale de l'université), est à 97% noire et séparée de la prochaine ville blanche, Auburn (où j'habite), par une forêt d'un rayon de 30 km qui est partiellement couverte d'une vigne sauvage (le « kudzu ») si typique pour l'Alabama et qui transforme les arbres en sculptures gigantesques et lugubres. Montgomery, la capitale d'Alabama connue pour les actions de Martin Luther King, Rosa

Parks et le boycott des bus des noirs est à 45 km d'ici dans l'autre direction. Selma, la ville sur le fleuve Alabama, célèbre pour la manifestation des noirs en 1965 dont l'interruption brutale par la population blanche sur le pont Edmund Pettus était filmée par la télévision nationale, n'est pas loin non plus. Beaucoup d'américains ont entendu parler de « Étude de Tuskegee sur la syphilis », une étude clinique menée par des médecins jusqu'en 1972 pour étudier l'évolution de la syphilis lorsqu'elle n'est pas traitée en utilisant des noirs pauvres de la région comme sujets de leurs études. Une fois découverte, un scandale éclata dans les médias américains. Aujourd'hui les habitants de Tuskegee semblent s'intéresser peu à cette histoire.

## Deux mondes

Venant d'Auburn ou de Montgomery, mais surtout d'Auburn, la sensation dégagée est la visite d'un autre pays, où tout est différent: les bus scolaires qui ne contiennent pas un seul enfant blanc, l'accent noir de la population, la musique rap qui sort des fenêtres des vieilles voitures américaines montées sur des pneus larges, la nourriture qui est tout-à-fait mangeable et se distingue nettement des hamburgers et du fastfood, la mode qui semble affirmer un style autonome, les petites églises avec des noms comme « Primitive Africanist Church »...



L'université a 3000 étudiants et une longue tradition de militantisme noir. De nos jours, seulement 14% des étudiants noirs en Amérique choisissent de faire des études dans une institution noire. Lors de la fondation de l'université, en 1881, et jusque dans les années soixante, l'entrée dans une université blanche était formellement interdite aux noirs dans le sud des Etats-Unis. Fondée par l'entrepreneur adroit Booker T. Washington comme une tentative de créer une économie parallèle des noirs, l'université de Tuskegee a évolué en université moderne placée dans les évaluations nationales devant beaucoup d'universités portant des noms beaucoup plus connus.

Mais pourquoi les universités noires existent-elles toujours? V.S. Naipaul, Prix Nobel de la littérature en 2001 et originaire de l'île de Trinité-et-Tobago, dévoue dans son livre *A Turn in the South* un long chapitre à sa visite de Tuskegee qui a eu lieu en 1986. Selon lui (comme selon beaucoup de politiciens, universitaires et journalistes qui publient leurs critiques régulièrement dans les journaux), dans l'Amérique contemporaine, rien ne justifie plus l'existence d'une institution éducative noire. Richard Vedder s'exprime clairement dans le *Chronicle of Higher Education* (Octobre 15, 2010) en concluant que dans une nation qui a élu un président noir, une telle institution est devenue tout simplement embarrassante. Est-ce que son existence ne signifie pas que l'égalité des chances n'existe toujours pas? Et il n'y a aucune raison de les préserver. Parmi les 610 universités qui figurent dans le classement de Forbes, seulement Spelman College (d'Atlanta) est entrée au top 100 (sur la place no 59).



Lors de sa visite en 1986, Naipaul trouvait des parties du campus de Tuskegee dans un état assez lamentable : l'herbe qui poussait sur le terrain de tennis lui rappelait son Trinité-et-Tobago natal. Naipaul séjournait à Dorothy Hall, une pension qui a depuis été transformée en centre de congrès et hôtel moderne. Il raconte l'anecdote amusante du président Henry Ford qui était tellement étonné de l'absence d'un ascenseur en 1941, qu'il faisait en installer un à Dorothy Hall à ses propres frais. Au moment où Naipaul visitait Tuskegee, l'ascenseur était hors service. Naipaul écrit: « Une fois la ségrégation terminée, quand l'homme noir pouvait s'engager dans l'aviation et quand il était admis à l'hôpital, l'université noire pédalait dans le vide, elle n'avait plus de fonction propre ». Il est évident que quelque-chose d'imprévisible pour Naipaul s'est passé depuis sa visite sous l'influence de la globalisation: c'est le changement d'état d'esprit d'une nouvelle génération de noirs que l'on pourrait résumer dans la formule de « néo-communautarisme issu d'une politique de la différence ». Cette génération, qui est à la recherche d'une identité propre, manque peut-être de vrai calcul politique et s'attache peut-être un peu trop aux attributs superficiels et purement esthétiques – mais malgré tout le renouvellement d'esprit existe.

### **Une longue histoire**

Booker T. Washington (ou « Booker T. » comme on l'appelle ici), le fondateur de l'université, était né juste quelques années avant la faillite de la confédération sudiste et a encore été esclave pendant son enfance. Aujourd'hui il est célèbre dans l'Amérique toute entière et est habituellement associé à sa stratégie pragmatique. Celle-ci déclenche encore aujourd'hui des débats politiques échauffés. Selon Booker T., les noirs devraient commencer par s'entre-aider, devenir autonomes et apprendre des métiers « utiles ». « A quoi sert-il de former des avocats noirs si leur seule clientèle potentielle (les noirs) n'est pas en position de s'adresser à un avocat? » est devenu une question rhétorique classique. « A quoi bon connaître Beethoven si on n'arrive pas à gagner sa vie ? » en est une autre. Immédiatement ces idées étaient décriées par certains humanistes noirs comme un système visant à produire « des esclaves utiles et bien formés ». W.E.B. Du Bois, le plus célèbre de ces critiques, qui est depuis devenu un classique de la littérature Afro-Américaine, était surtout choqué par la nonchalance avec laquelle Booker T. « blâmait les noirs eux-mêmes pour leur statut social et non les blancs ». En principe, le pragmatisme Bookerien s'applique encore aujourd'hui partiellement à Tuskegee. Pour le reste, on accepte les arguments des adversaires de Booker T. selon lesquels la seule bonne éducation est celle qui permet aux noirs de maîtriser toute la palette culturelle de la société américaine.



L'université a débuté un peu comme une commune rurale avec le célèbre scientifique noir George Washington Carver comme leader intellectuel qui a développé un type de philosophie de vie. Il a aussi produit des peintures qui rappellent vaguement celles de l'anthroposophe Rudolf Steiner qu'on peut admirer au musée de l'université. Mais ceci s'est déroulé cent ans auparavant et n'a plus beaucoup d'importance. L'idée « humaniste » qui postule que les noirs ne devraient pas rester des citoyens de deuxième classe par contre, semble encore préoccuper aujourd'hui les esprits des étudiants. Le « racisme », l'« humiliation » et l'« arrogance de la société blanche » sont les thèmes dont ils discutent avec moi, quelquefois, de longues heures durant, pendant et après la classe. La majorité d'entre eux viennent du Sud et de la Californie. D'autres sont du nord et des îles caraïbes mais rare sont ceux qui viennent des environs de Tuskegee. Parfois, je suis étonné d'entendre ces lamentations sur l'inégalité des chances et le racisme alors qu'ils me disent aussi que déjà leurs grands-parents ont fait des études à Tuskegee. Avoir un diplôme universitaire depuis trois générations ce n'est pas tout à fait le « lumpenprolétariat », non ? Rien à faire. On semble être convaincu de se trouver au bas de la société, et si ce n'est pas financièrement, c'est au moins symboliquement et rien ne changera cela.

Même pas Obama ?

« S'il devient président, cela donnera évidemment beaucoup de courage aux noirs en général », dit Laquinda, étudiante en sciences politiques.

Dans un autre article du *Chronicle of Higher Education* (Oct. 15, 2011), Ted Gup, professeur à l'université de Case Western Reserve en Ohio, rapporte que ses étudiants – noirs aussi bien que blancs – ne voient rien d'extraordinaire dans l'existence d'un président noir. Ayant rangé la guerre des droits civils sur les étagères de l'histoire, « le phénomène Obama » ne les fait plus que bailler. Ceci est peut-être vrai pour quelques très jeunes ressortissants de la bourgeoisie noire qui reconnaissent qu'Obama est bien plus

que « seulement noir ». Mais en général, les observations que je fais dans mon université noire ne confirment – malheureusement – pas la théorie du professeur Gup. C'est probablement le cas parce que le contexte culturel de la société sudiste ne fait pas bailler.

## Les noirs et la politique

A Tuskegee « Obama » est moins discuté dans un contexte politique mais plutôt vécu en tant que phénomène culturel. C'est Laquinda qui se plaint: « Excepté les élections, on discute peu de politique ici. En comparaison avec la génération des années soixante qui a lutté pour les droits civiques des noirs, les étudiants d'aujourd'hui sont devenus incroyablement passifs, ils sont devenus de simples consommateurs. Récemment l'université a investi des sommes énormes dans un grand centre d'études de commerce. Le bâtiment est très chic, interdiction d'y entrer en jeans. Je n'ai rien contre, mais pourquoi n'invite-t-on pas aussi des activistes politiques pour avoir des discussions sur les problèmes actuels des noirs ? »



Sur le plan politique on se présente comme « libéral », comme le font les noirs en général, malgré un conservatisme culturel (véhiculé par la religion) qui persiste chez les noirs encore plus que chez les blancs, situation qu'un européen aura des difficultés à identifier comme libérale, gauchiste ou progressiste. Le seul étudiant qui me « confesse » être un républicain semble se voir plutôt comme un provocateur à l'intérieur de notre institution. Mais même celui-là n'a pas grand-chose à dire sur des sujets concrets. C'est chez Thomas Sewell, le républicain noir bien connu, que je trouve les arguments qui semblent être une reprise de la discussion jadis déclenchée par Booker T., selon lesquels « les noirs eux-mêmes sont à blâmer pour leur statut social et non les blancs » – arguments que Du Bois trouvait si insupportables. Dans son livre intitulé *Black Rednecks and White Liberals* Sewell explique parfois de façon convaincante (parfois de façon moins convaincante) que la spirale vers la décadence vécue par les noirs depuis au moins quatre décennies n'est pas du tout liée à l'héritage de l'esclavage. Sewell reprend aussi une thèse intéressante auparavant présentée par plusieurs historiens (Ralph Bunche, Hackett

Fisher, Grady McWhitney), qui affirme que la culture décadente des noirs du ghetto américain représente l'héritage direct d'un groupe d'immigrants blancs du nord de l'Angleterre près de la frontière écossaise. Ceux-ci finirent par peupler le sud entier et sont à l'origine de la culture des « rednecks » (péquenauds ou beaufs), c'est-à-dire de la culture vaniteuse et violente s'attachant comme un stéréotype à la personne de l'Américain blanc non évolué du sud. Tandis que les blancs se mélangeaient après la guerre civile avec les blancs « civilisés » venus du nord et perdaient ainsi peu à peu leurs caractéristiques de rednecks (quoiqu'il y en a plein qui n'ont pas changé), le destin des noirs était de perpétuer la culture « hooligan » des anglais-écossais (ou des « anciens celtes », comme ils les appellent aussi) jusqu'à aujourd'hui. La conclusion intéressante est que la culture des rednecks noirs a été transformée à tort en culture « authentique » des noirs de l'Amérique par des bien-pensants intellectuels et libéraux.



Une histoire qui souligne la faillite de la gauche dans la politique raciale est celle du système du « bussing », le fait de transporter les enfants noirs et blancs en bus dans « l'autre » école jusqu'à ce que la composition de noirs et blancs reflète exactement la composition raciale de la population. La mise en œuvre de ce système commença dans les années soixante-dix avec le but de dé-ségréger les écoles pour obtenir la justice sociale et raciale qui faisait défaut. Ce système n'est pas propre du Sud mais se pratiquait un peu partout. Le résultat était que les blancs désertaient immédiatement leurs écoles

désormais envahies par les noirs. Souvent ils se dirigeaient vers les écoles privées. L'effet était donc contre-productif.

Une collègue me raconte son expérience du « bussing » dans les années soixante-dix d'un autre point de vue. Les lycéens noirs, qui étaient à cet époque politiquement engagés et optimistes vis-à-vis d'un futur égalitaire, étaient prêts à travailler dur pour obtenir une meilleure éducation. Mais une fois l'école blanche intégrée, ils faisaient la connaissance des enfants blancs pleinement saturés et gâtés par la société de consommation américaine et clairement en déficit de perspectives politiques ou d'ambition sociale. L'entrée dans l'univers blanc était donc perçue par ces noirs comme un pas vers la décadence.

Quelle importance tout cela a-t-il pour les étudiants aujourd'hui ? « On veut un diplôme, c'est tout, dit Keosha. Avec un diplôme d'ingénieur je me ferai \$50000 par an à l'âge de vingt-quatre ans. Et en sortant d'ici j'aurai un travail à coup sûr. Que vouloir de plus ? » Est-ce que Booker T. avait raison ? Mais il est aussi possible d'obtenir un diplôme dans une université blanche, pourquoi êtes-vous venus ici ? Est-ce pour apprendre des choses supplémentaires concernant l'histoire et la culture noire ?

## Questions d'identité

« Pas vraiment, dit Oresa, étudiante en architecture. Tout ce qui est enseigné ici sur l'identité des noirs je le connais déjà. Ils offrent aussi bien sûr des cours spécialisés sur les problèmes de la communauté afro-américaine dans l'urbanisme, la sociologie, la politique... mais même ça, j'aurais aussi pu probablement l'apprendre dans une université blanche ». Pourquoi est-elle donc venue ?

« Question d'identité. J'étais dans une école blanche en Californie où je n'ai toujours eu qu'une seule copine noire. Je me suis toujours dit que ça serait chouette de vivre avec des noirs, de vivre réellement dans notre culture, d'avoir une expérience noire intense. J'aurais pu aller à Columbia à New York mais j'ai choisi Tuskegee. Ma mère était contre mais mon père était enthousiaste ».

Columbia aurait évidemment été un bien meilleur choix. Il y a peu d'étudiants comme Oresa qui auraient eu la possibilité d'aller dans une université de haut niveau mais elle est loin d'être la seule. Cependant, traditionnellement, Tuskegee s'occupe aussi de ceux qui auraient eu peu de chances d'être acceptés par d'autres universités en créant des classes spécifiques d' « écriture » et de « lecture » et en obligeant les enseignants à fonctionner aussi comme des conseillers académiques.





*Selma, Alabama*

Oresa en est consciente. « C'est vrai, il m'arrive de me dire que j'ai fait une erreur mais d'un autre côté, du point de vue culturel, je trouve réellement ici ce que je suis venu chercher ».

Le motif « culturel » d'Oresa est donné par la majorité des étudiants. Souvent ces enfants viennent de familles dont les parents ont obtenu des positions relativement élevées, comme celles de fonctionnaires d'état grâce aux systèmes de quota (d'ailleurs ceci explique comment ils arrivent à payer les droits de \$22000 par an). Ces familles vivent dans les bons quartiers blancs mais leurs enfants sont à la recherche de leur identité. De l'autre côté, d'autres groupes d'étudiants qui ont fréquenté des écoles noires, ont tout simplement du mal à s'imaginer aller dans une université blanche. Mais il s'agit d'une minorité.

Quoique l'université noire soit aussi vue comme un biotope calme où on se trouve temporairement à l'abri des injustices sociales et du racisme, on refuse généralement l'idée selon laquelle on y vient pour se protéger de la société blanche. On vient plutôt dans l'idée de se ressourcer au sein de sa culture et de « vivre sa différence ». « On ne peut pas se replier sur soi-même, m'affirme presque tout le monde à Tuskegee. L'Amérique est un pays blanc, et un jour, il faudra sortir et se battre. Mais au moins pendant

quatre ou cinq ans, c'est bien d'être à l'abri de tout cela en faisant des études à Tuskegee ». L'ambiguïté de ce modèle (il est impossible de réfuter que ce ressourcement fonctionnera mieux dans un biotope recherché) prête aux universités noires leur dynamisme en tant que phénomène culturel.



*Ayant lu mon blog, les journalistes de Télérama viennent me rendre visite et prennent des belles photos. Un lien vers leur article se trouve ci-dessous.*

Et la culture noire est multiple: Les fêtes, les compétitions de « *stepshows* » (une sorte de danse dans le type de celle que réalisait Fred Astaire transfiguré par le Hip Hop), les danses quotidiennes dans la cour à l'heure du déjeuner que l'on admire en faisant la queue pour le restaurant universitaire, la parade du football qui ressemble à un grand carnaval noir... Même lorsqu'ils jouent au sein des fanfares ils semblent danser à un rythme « africanisant ». Parfois on a l'impression qu'ils viennent à Tuskegee pour « faire la fête », pour célébrer leur identité. Et tout cela, sur un campus immense, entièrement réalisé en briques rouges, bien entretenu, et qui a été déclaré monument historique national. C'est si bien que les universités blanches se sont mises depuis longtemps à les copier et à tenir leur propres *stepshows* (ce qui amuse les noirs). Par ailleurs, l'existence des universités noires a toujours attiré l'intérêt de l'opinion publique blanche. A la fin des années quatre-vingt, les épisodes du sitcom *A Different World* (le titre est très significatif) se passaient dans une université noire fictive et ont réalisé pendant six ans des chiffres d'audience records.

## Un urbanisme échoué

La ville de Tuskegee, par contre, est presque déserte. Les magasins sont barricadés et malgré la présence des affiches d'Obama un peu partout au mois d'octobre 2008, on a l'impression d'être dans une ville morte. Ce n'est pas du tout étonnant que la *Princeton Review* ait mis Tuskegee sur la première place de sa liste des villes universitaires les plus inhabitables aux Etats-Unis en 2012 (voir lien). Peu de gens vivent au centre de Tuskegee mais quand on remarque les lignes électriques innombrables qui partent de la grande route pour pénétrer dans la forêt, on se rend compte de l'existence d'une grande population qui vit dans les bois alentours. Apparemment, il n'y a que ces câbles qui relient l'Alabama-Tiers-Monde et l'Alabama siège de Hyundai, Kia, Mercedes-Benz et Krupp-Thyssen. Pour la plupart des ressortissants pauvres, Tuskegee est un lieu où rien ne changera même pas à long terme. Les enfants de ceux qui vivent aujourd'hui dans les caravanes (des « trailers ») au milieu de la forêt comptent y vivre encore dans cinquante ans, tout comme leurs grands-parents y vivaient, quelquefois se nourrissant de la chasse et de la pêche (ce qui est courant encore aujourd'hui, complétement, bien sûr, par les bon alimentaires). Ceux qui avancent un peu dans la société vivront dans des « maisons en pierres », c'est-à-dire dans des habitations qui ne sont ni des caravanes ni des HLM. Parmi les plaisirs de ces habitants d'Alabama comptent les grandes réunions familiales qui ont lieu deux fois par an et où tout le monde danse au Hip Hop sur la véranda jusqu'à une heure du matin en buvant de la bière et un vin des fois très sucré.

Certaines rues résidentielles de Tuskegee, par contre, aussi bien que le quartier autour du lac, laissent soupçonner l'existence d'une bonne vie bourgeoise qu'on pouvait probablement encore rencontrer dans les années soixante-dix. Je m'assoie avec deux collègues à la terrasse d'un café qui a été rouvert récemment par un investisseur californien enthousiaste sur la grande place. Le café fonctionne bien ; l'atmosphère rêveuse, sourde et lourde du sud américain nous entoure. « Autrefois c'était le paradis ici, dit la professeur de sociologie qui a dépassé les soixante-dix ans. C'était sophistiqué, intéressant, vraiment 'classe'. Tout le monde était noir, universitaire... ». Mais elle me confirme aussi ce qu'on avait jadis dit à Naipaul: qu'à l'époque de Booker T., il était fortement déconseillé pour un noir de s'approcher du lac même en voiture.

Mais que s'est-il passé depuis?

« Mauvaise gestion de la ville, surtout la corruption au sein de la mairie, problèmes dans les écoles... Et l'attraction de la ville blanche d'Auburn est tout simplement trop importante : les écoles y sont parmi les meilleures dans le sud, il y a plus de commerces, moins de taxes à payer en raison du nombre élevé d'entreprises. Et elle est très très proche ».

Auburn est présent dans la presse nationale et même à la télévision parce que cette ville qui héberge une université de 30000 étudiants occupe chaque année une des premières dix places sur la liste des villes où les Américains aiment vivre. C'est étonnant pour une ville qui se trouve pratiquement au milieu de la forêt. Venant d'Atlanta, on ne voit rien que la nature sauvage pendant un trajet de 160 km. Des villes comme Auburn et Tuskegee sont devenues accessibles seulement depuis la construction de l'autoroute A 85 dans les années soixante qui lie Atlanta à Montgomery. Avec ses 47000 habitants, la petite ville d'Auburn, composée de belles maisons aux double garages entourées de grands arbres, est dominée par un stade de football américain grand comme le stade de France qui peut contenir jusqu'à 87000 personnes. Par contre, il n'y a pas de restaurant indien ou d'autre restaurant « exotique » dans la ville, les fastfoods étant trop populaires.



Auburn ne connaît pas de crise financière ni d'autre crise puisqu'elle attire de façon presque mythique des investissements aussi bien que des gens aisés. 94% des habitants d'Auburn affirment être 'contents' ou 'très contents' de quasiment *tout* – un résultat qu'on n'observe que très rarement aux Etats-Unis. Je pense à « Specter », ville imaginaire du film *Big Fish* (inspiré par le livre de l'écrivain alabamien Daniel Wallace) dont l'histoire se déroule partiellement à Auburn et où tout le monde est content au point d'être abruti. Specter a été inspiré par Auburn. A Auburn, on s'enthousiasme surtout de la qualité des écoles, de la sécurité, de la propreté, des complexes de sport et des terrains de golf. Et pendant que les habitants d'Auburn font l'éloge de la qualité de leur vie, à trente kilomètre d'ici les gens de Tuskegee se mettent à l'abri pour éviter les balles perdues des fusillades nocturnes qui se déroulent presque chaque samedi.

« Les gens ont peu à peu déménagé vers Auburn, résume la vieille dame. Cela s'est passé dans les années quatre-vingt quand il est devenu réellement possible aux noirs de s'installer dans une ville blanche et aux enfants d'aller dans une école blanche...».

## Un racisme caché

« C'est justement depuis les années quatre-vingt que le libéralisme a reculé de façon significative, ajoute une autre collègue d'un ton presque amer. C'est dans les années quatre-vingt que beaucoup de choses que l'Amérique noire avait obtenu grâce aux décennies précédentes ont été perdues ». Cette collègue est philosophe et blanche et elle travaille à Tuskegee depuis trente-sept ans. Elle habite à Tuskegee, va à l'église noire et est parfois envoyée comme représentante de l'université aux colloques « comme si elle était noire ». Elle est une exception.

« Il ne faut pas non plus oublier Montgomery que beaucoup de Tuskegiens préfèrent à Auburn ». Ma collègue me le rappelle de façon presque agressive. « Auburn n'a aucune position primordiale dans nos vies. A Tuskegee nous essayons de nous définir nationalement et internationalement. Auburn par contre, a une orientation purement régionale ». Et quoi de plus normal pour les gens de Tuskegee que de fréquenter Montgomery, la ville de la lutte pour les droits civils ?

« Peut-être, un jour, tout redeviendra comme autrefois? » Je me sens presque dans l'obligation de consoler la vieille dame noire. Avec le prix de l'essence actuellement il n'est pas évident de faire la navette entre Tuskegee et Auburn ou Montgomery quotidiennement. Peut-être que les gens se réinstalleront bientôt ici ? Elle ne répond pas.

On vient d'élire le nouveau maire de Tuskegee qui se dit prêt à collaborer avec l'université et les étudiants pour transformer cette ville abandonnée en vraie ville universitaire. On verra.



En rentrant au sein du campus, on passe devant la grande villa en briques rouges où a vécu Booker T. « C'était la première grande maison qu'un noir se faisait construire dans la région », dit la vieille dame noire. Je le savais, on me le répète presque à chaque fois que je passe. « C'est un miracle qu'il n'a pas été tué », ajoute-t-elle encore comme dans un songe.

Les étudiants semblent confirmer cette vision de ségrégation cachée, forte surtout au niveau psychologique, renforcée dans le contexte sudiste. « Je ne me sens pas bien quand je vais à Auburn », dit Laquasha qui vient de Virginia, un état qui se trouve culturellement un peu entre le nord et le sud. Beaucoup de blancs sont hypocrites, parfois 'trop gentils' avec moi dans les magasins. Quand je suis dans un environnement blanc je ne peux pas être moi-même, c'est comme si je devais porter un masque » explique-t-elle.

« Il y a des nanas blanches qui portent le drapeau de la confédération sur le T-shirt, s'exclame Jason qui vient de la Nouvelle Orléans. Cela signifie qu'elles sont pour la ségrégation et qu'elles sont complètement rétros. Comment vas-tu te comporter si t'es noir et que tu entres dans une boîte et qu'une fille porte un tel T-shirt ? Ça ne peut pas fonctionner ».

« La ségrégation existe » me confirment presque tous les étudiants et collègues. Cependant un étudiant de Chicago trouve tous ces discours très étranges. Il est habitué à un environnement multiculturel; ses amis au lycée étaient composés de noirs, de blancs, d'asiatiques, de mexicains... « Si tu te présentes correctement, si tu sais bien parler et réponds à toutes les questions dans un entretien, tu obtiendras n'importe quel travail, peu importe que tu sois noir ou blanc » insiste-t-il. « Mais c'est vrai » admet-il, « au sud c'est un peu différent, même si ce n'est pas aussi difficile que les gens aiment à le dire ».

Les élections approchent. Samedi je regarde un match de football au grand stade d'Auburn où presque tous les joueurs des deux équipes sont noirs tandis que les 60000 personnes qui constituent le public sont blanches. Dimanche à Tuskegee, le président de l'université – lui-même rare exemplaire d'un républicain noir – s'exprime ouvertement pour Obama à l'église. Au moins on ne nous a pas fait venir à l'église pour rien. Lundi, la femme de ménage noire, qui me rapporte d'habitude des histoires légèrement grotesques de son église « évangélique » où on couvre les gens avec des draps afin qu'ils voient l'esprit saint, m'informe aujourd'hui de tous les détails de la famille Obama. Elle connaît les deuxièmes prénoms des filles d'Obama et toute l'histoire familiale de Michelle. A titre humoristique – mais toutes les blagues contiennent une vérité – les employés noirs se passent des emails avec une liste de treize consignes expliquant comment il faut se comporter après les élections dans le cas où Obama gagnerait. Ici des extraits:

1. Il ne faut pas se serrer dans les bras et crier « Merci au Seigneur ».
2. Il ne faut pas rire au visage des supporters de McCain/Palin.
3. Il est recommandé de se signaler la victoire par un hochement discret de la tête ou d'un clin d'œil mais il faut éviter de sourire de façon trop expressive.
4. Ne pas chanter « We came until here » (au moins pas trop fort)

Je décide de me promener dans la ville. Une vieille superstition court depuis des mois: le jour où l'Amérique aura un président noir montrera que la fin du monde est proche. Personne ne connaît l'origine de ce mythe curieux mais il y a des gens qui s'inquiètent sérieusement. Sur la grande place une femme d'une cinquantaine d'années me prend par le bras et m'explique que je ferais mieux d'étudier les détails de l'histoire de l'esclavage. « Les blancs ont craché dans notre soupe », me dit-elle.

La mère de la femme de ménage a soixante-dix-huit ans et elle n'a jamais voté dans sa vie. « De toute façon ils nous font entrer par une arrière-cour » dit-elle d'habitude. Auparavant seulement 17% de la population noire votait en Alabama. Voter, c'était l'affaire des blancs. Etant donné le système des grands électeurs, un vote démocrate dans un état républicain est réellement un vote perdu, ce qui n'est pas très motivant pour des gens qui ne votent pas par habitude. Quinze minutes avant la fermeture des bureaux la mère de la femme de ménage se décide à aller voter.

Comment est-ce donc d'enseigner dans une université noire ? me demande-t-on souvent. Il faut savoir profiter des qualités que cette culture apporte. Les noirs, et surtout ceux du sud, ont grandi dans une tradition de la rhétorique flamboyante de l'église noire, à laquelle s'ajoutent le rap et d'autres traditions orales qui semblent encore parfois être liées à un héritage africain. En conséquence, dans les cours, il faut laisser une place importante aux exposés d'étudiants parce que leur capacité rhétorique est souvent impressionnante. « Ils peuvent plaquer n'importe quel étudiant blanc contre le mur », affirme une collègue blanche, professeur de psychologie et elle ne semble pas plaisanter. Dans ses propres cours, elle travaille beaucoup avec les jeux de rôles, notamment dans le cadre des études comportementales.



Je lui pose la question que j'ai déjà posé à beaucoup de gens : « est-ce que l'existence d'Obama signifie le renforcement de la classe moyenne noire ? » Peut-être, mais pas forcément son intégration, tout simplement parce que cette classe ne sera pas encore pour longtemps au même niveau financier que la classe moyenne blanche ».

## La victoire

Le philosophe noir Cornel West a appelé la classe moyenne noire la *lumpen-bourgeoisie* parce qu'elle n'est pas réellement reconnue par sa contrepartie blanche et qu'elle a nettement moins de moyens que celle-ci. Est-ce que cela signifie que ces noirs en tant que groupe socio-économique, vont se replier sur eux-mêmes et créer une subculture, aidé par les universités noires? Peut-être, mais quelle « culture » est-ce que cela sera ? Les études sociologiques classiques (Orlando Patterson, etc.) ont toujours affirmé (ou critiqué) que le l'échelle entière de la culture noire reste très déterminée par les expressions culturelles de la classe populaire et que même l'élite noire a toujours dû se plier à cet impératif identitaire. Quelquefois ils en ont marre. Il y a une bourgeoise noire qui ne veut plus être jugée sur le fond de leur race. Le résultat : ils pratiquent l'auto-ségrégation, par exemple dans la banlieue de Prince George's County à Maryland, la compté majoritairement noire la plus riche de l'Amérique. Ici on se sépare des blancs parce qu'on a les moyens financiers de le faire. Tout le contraire de Tuskegee. Cela aussi pourrait changer au moment où il y a un président noir.

(Je me rends compte que j'ai noté cette phrase avant les élections. Six mois plus tard, en relisant cet article, je suis moins optimiste).



Ça y est, Obama est président. A Tuskegee c'est commela Saint-Silvestre. A 22 heures tout le monde sort dehors et reste dans la cour de l'université. Le Hip-hop, la danse jusqu'à 4 heures du matin...

Evidemment, le lendemain matin mes classes sont vides. De plus, beaucoup d'étudiants se sont déplacés à Washington déjà vendredi. Aujourd'hui on a mis une grande télé dans l'église de l'université et le président nous encourage d'y emmener nos étudiants.

Dans la comté de Perry en Alabama, le 20 janvier a été déclaré jour férié (« Barack Obama Day »). Perry County a 12000 résidents dont 70% ont voté Obama. Le support de McCain venait largement du camp des électeurs blancs. Dans la commission de la comté les trois membres noirs et un des deux membres blancs se sont prononcés pour l'installation de ce nouveau jour férié. La résolution a été envoyée à M. Obama.

Dans les années soixante-dix on expliquait aux enfants noirs « que désormais vous pouvez tout faire dans ce pays ». « Sauf devenir président », lançait un enfant coquin et tout le monde riait...

A Auburn, par contre, tout le monde s'est couché tôt ce dimanche. Deux fois de suite on a volé tous les fanions d'Obama des jardins (de toute façon il n'y en avait pas beaucoup). Pas question de faire la fête en ville, on n'y voit absolument personne. Mon fils me rapporte en quel état se trouve le lycée d'Auburn le lendemain des élections: atmosphère de deuil ou presque. Quelques élèves s'habillent en noir parce que « c'est la fin de l'Amérique ». « Il va prendre nos armes et notre argent » sont des paroles qu'on entend un peu partout. Auburn a voté à 60% républicain. Ça peut paraître étonnant quand on considère que 26% de la population est noire. « C'est une honte, le monde va se moquer de nous parce qu'on a un président noir ». Il devient clair qu'au fond il ne s'agit pas d'être en désaccord avec Obama mais plutôt de refuser de le reconnaître, de nier le fait qu'il est devenu président. « Il va falloir que vous vous résignez au fait qu'il a été élu et restera pendant quatre ans », dit une fille noire à un groupe de garçons blancs. « Il va falloir que vous vous résignez au fait qu'il sera assassiné en deux semaines », rétorque un des garçons. La fille se tait. L'école « votait » environ 50% pour Obama (30% des élèves sont noirs dans cette école).

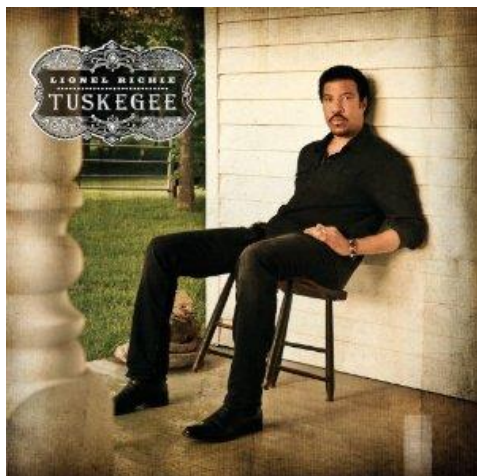
Le 14 novembre 2008, le directeur du lycée Reeltown Highschool à Montgomery interdit aux élèves de porter le drapeau de la confédération. Dans une lettre aux parents le directeur explique que « cette décision est due aux tensions raciales [à l'intérieur de l'école] qui suivent l'élection de Barack Obama ».

Quelque part dans *A Turn in the South*, V.S. Naipaul décrit la coutume des esclaves des îles caraïbes de jouer dans la nuit à avoir leur propre royaume. Ces esclaves transféraient leurs croyances africaines – encore aujourd'hui courantes en Côte d'Ivoire – aux plantations de Trinité-et-Tobago. Ce qu'ils voulaient

exprimer par leur rituel est que le monde véritable commence au moment où le soleil se couche et que, dans la nuit, les hommes peuvent changer ou inverser les rôles qu'ils occupent dans la journée. Est-ce que Auburn représente le jour et Tuskegee la nuit?

Les phrases par lesquelles Naipaul conclut son chapitre sur Tuskegee sont pourtant peu flatteuses, quoique philosophiquement stimulantes. Après Tuskegee, Naipaul se déplace à Huntsville, Alabama, un des sièges de la NASA où il visite le musée. Dans cet environnement international, il aperçoit des Chinois, des Japonais et des Indiens et conclut que le monde réel se trouve plutôt ici qu'à Tuskegee: « Tuskegee semblait appartenir à un autre âge, ce lieu semblait exister dans une déformation mélancolique du temps. C'est l'exemple d'une prison mentale que les hommes se construisent pour eux-mêmes et pour d'autres – tellement puissante, tellement partie intégrante de la manière dont les choses semblent devoir être, et puis, avec un petit décalage, soudain tout perd toute substance ».

Je ressens la prison mentale dont parle Naipaul. Mais pour être juste, il faut aussi dire que quelque chose a changé depuis la visite de Naipaul à Tuskegee en 1986. La plupart des professeurs qu'il rencontrait doivent être à la retraite aujourd'hui et les étudiants de jadis sont devenus des professeurs. Une nouvelle génération d'étudiants vit sans aucun doute dans un monde globalisé, où les identités ou même les familles sont fragmentées et pour eux l'université noire a reçu une fonction que peut-être personne ne pouvait imaginer dans les années quatre-vingts. La formule « vivre la différence, même si ce n'est que pour quelques années » qui ressort de beaucoup de conversations avec les étudiants contient une ambiguïté qui joint la fierté quelquefois imaginaire à l'amertume réelle et au pragmatisme et caractérise peut-être de la meilleure façon la « bourgeoisie noire » de l'Amérique qui semble toujours avoir besoin de ses universités noires. Apparemment Booker T. a fini par rejoindre Du Bois sans contraintes et de façon si naturelle qu'on oublie presque combien ce mélange reste contradictoire du point de vue idéologique.



En attendant, l'intérêt du grand public pour Tuskegee semble grandir chaque jour. Des flots de touristes noirs venus du pays entier visitent le campus chaque semaine pour contempler les racines de leur culture et identité. George Lukas annonce qu'il va produire un film sur les pilotes de Tuskegee, ces premiers aviateurs noirs qui luttèrent au sein d'une armée ségrégée durant la deuxième guerre mondiale. Il existe déjà un film intitulé "The Tuskegee Airmen" (1995) avec Laurence Fishburne dans le rôle principal. Et Lionel Richie vient de sortir son nouvel album intitulé « Tuskegee » (2012). Tuskegee mythique et Tuskegee réelle se mélangent comme d'habitude ; et on ne peut pas tuer un mythe, surtout pas dans le sud, dans ce monde ancien et des fois peu réel ou la politesse et la violence, l'humanisme et le calcul froid se côtoient par principe et souvent de façon paradoxale.

Moi-même je quitte Tuskegee après deux ans pour des raisons qui n'ont rien à voir avec Tuskegee. Je m'installe là où je devrais pouvoir le mieux sentir le « petit décalage » qui fait apparaître, selon Naipaul, tout micro-système culturel comme inutile et superflu, seulement pour entrer dans un autre micro-système: je vais à Koweït.

(Dernière mise à jour 28 août 2012)

Cet article a été composé à partir des messages postés sur le blog AlObama entre 2008 et 2009.

United States Copyright Office Nr. 1-100025201

Cette entrée a été publiée dans [Actualité, Non classé](#) le [18 septembre 2009](#) . [Modifier](#)

## [Telerama](#)

[Laisser un commentaire](#)

Article sur Tuskegee dans Telerama <http://www.telerama.fr/monde/pas-de-miracle-en-alabama.35039.php>

Le nouvel album de Lionel Richie "Tuskegee" (2012).

<http://www.amazon.com/Tuskegee-Lionel-Richie/dp/B005N0C04Q>

Tuskegee sur la première place

<http://www.huffingtonpost.com/2012/11/26/college-city-gets-low-mar n 2191306.html#slide=1802016>

Cette entrée a été publiée dans [Actualité](#) le [17 novembre 2008](#) . [Modifier](#)